



MICHEL DUPUIS

## Un philosophe intranquille

Lors d'un récent colloque organisé par la Mutualité chrétienne, Michel DUPUIS s'était risqué à comparer le monde du soin et celui de l'éducation. Explication.

### Comment vous définiriez-vous professionnellement ?

**Michel DUPUIS :** Professionnellement, je pense pouvoir dire que je suis un touche-à-tout ou, plus exactement, que je suis un "touché-par-tout". J'ai commencé par des études de philosophie romane, j'ai fait de la philosophie, de la neurolinguistique, et je me suis toujours intéressé à des choses qui tournaient autour de l'humain en tout cas, de la littérature, de la langue, mais au fond, l'être de l'homme. Et puis, j'ai été touché par des circonstances de la vie, des accidents qui arrivent dans une vie, comme dans celle de chacun, qui parfois ont servi de signaux de direction. J'ai été amené, par des tas de raisons, à m'intéresser de plus en plus à l'éthique, et en particulier à l'éthique biomédicale. Mais je ne l'ai jamais fait, je crois, de façon trop microscopique, dans la mesure où j'ai toujours eu le sentiment que les enjeux d'éthique, de la relation de soin, du colloque singulier entre le médecin et son patient, c'est un rapport qui n'a de sens que dans un contexte beaucoup plus large, social, culturel, économique évidemment, et donc, les problématiques de justice, de justice sociale, pour moi, touchent directement ces problématiques d'éthique, d'éthique du soin.

### Dans ce qui vous touche pour le moment plus professionnellement, comme objet d'étude ou de recherche ?

**MD :** Très précisément, ce qui m'intéresse, c'est le lien entre les valeurs éthiques, la charte éthique d'une entreprise, d'une organisation et les formes de management qui sont développées. Comment ce management va associer tous les membres de l'entreprise, l'ensemble du personnel et pas seulement les actionnaires, par rapport à un projet qui, au départ, n'est jamais simplement marchand ou non-marchand, mais qui met en jeu un certain nombre de valeurs. Ce lien entre éthique et management renvoie à un troisième terme, qui est vraiment la fine pointe de ce que j'essaie de travailler actuellement, qui est ce que j'appellerais l'espace du sens, et même – je n'ai pas trop peur de ce mot – l'espace de la spiritualité. J'ai le sentiment qu'aujourd'hui, nos entreprises s'asphyxient et que le management a beau essayer de développer de nouvelles stratégies, nos sociétés, nos entreprises doivent ouvrir la fenêtre, ouvrir le soupirail (c'est l'image que j'ai d'un orifice dans un souterrain, comme disait DOSTOÏEVSKI) qui renvoie à l'espace du sens ou de la spiritualité. C'est ainsi que je suis intervenu, il y a quelques jours, dans

un colloque à Liège sur spiritualité et soins palliatifs. Spiritualité qui n'a pas forcément un sens religieux, mais pourquoi pas, mais qui est en tout cas un espace où on donne, ou on rend du sens à sa pratique.

### Ces propos peuvent-ils s'appliquer à l'école ?

**MD :** Je le crois tout à fait. Je ne suis pas un spécialiste de la psychopédagogie, mais je suis personnellement convaincu que la catégorie du soin est une catégorie qu'il faut réinterroger, qu'elle englobe des métiers, des professions, des pratiques relativement diversifiées mais qui ont en commun un certain nombre de choses. Ces pratiques-là, je les vois à l'école, dans les organismes de formation et d'enseignement en général, je les vois évidemment dans les institutions de soins (médicaux et paramédicaux), et je les vois aussi dans un endroit où on s'y attend peut-être moins, qui pour moi est essentiel, qui est le lieu de l'ordre public et du soin à l'ordre public: la police. L'école, pour moi, c'est un des lieux fondamentaux où un certain nombre de professionnels vont donner du soin qu'on pourrait appeler, par exemple, du soin culturel, ou du soin pédagogique, à un certain nombre d'élèves.

### **Comment définiriez-vous le soin?**

**MD:** Au point de départ, j'ai envie de dire que c'est une notion philosophique qui renvoie au souci (la "Sorge", chez HEIDEGGER), c'est-à-dire au fait que je ne suis pas tranquille (avec PESSOA, on pourrait parler d'une "intranquillité"), que j'ai un scrupule, que je suis attentif à quelque chose, et en particulier attentif à quelqu'un d'autre. Et donc, prendre soin, avoir soin de, donner des soins, aussi très concrètement, ça renvoie non pas à une compétence, à une performance, à un savoir-faire, à une habileté qui ferait que je suis meilleur chirurgien ou meilleur pédagogue qu'un autre, ça renvoie d'abord à une espèce d'"intranquillité" où je suis en face de vous, et je ne sais pas pourquoi, je ne suis pas tout à fait sûr de ce qui peut se faire. Peut-être avez-vous besoin de quelque chose, de reconnaissance, d'un geste plus précis, d'un formulaire administratif, n'importe quoi... et moi, je peux donner du soin à ça. Donc, au point de départ, le soin renvoie à cette notion de souci. À partir de là viendront d'autres notions de type bienfaisance. Le soin, en principe, apporte un plus, il est de l'ordre d'une bienveillance. Et puis, à mesure que l'on étudie les choses, on va se rendre compte qu'un soin peut être excessif, qu'il doit être retenu. On le sait en pédagogie, on le sait dans l'éducation de nos enfants... Un élément du soin sera finalement son frein ou sa retenue dans, par exemple, le principe de proportionnalité, qui est un vieux principe utilisé en éthique, qui fait qu'il ne faut pas non plus donner trop de soins, parce qu'on voit bien qu'alors, on tombe dans une espèce de paternalisme qui ne convient pas du tout, où le soin se trahit et devient un outil d'asservissement.

**Pour un enseignant, on voit bien alors que prendre soin, ce n'est pas d'abord une compétence, le résultat d'un apprentissage technique... Peut-on former à ce soin bienveillant, ou sont-ce des choses qu'on a en soi? Peut-on le mesurer?**

**MD:** Je ne suis pas contre le "quantitatif". Ce qui se vit bien s'énonce clairement, d'une part, et pourquoi pas, peut se mesurer, pour autant qu'on ait des étalons subtils. Le non-mesurable, l'insaisissable, ce n'est pas

trop mon truc... Comme philosophe, je me prétends rationnel. Simple-ment, il faut utiliser les mesures qui sont adéquates. J'ai le sentiment que ce soin dont je parle est quelque chose comme une archi-compétence, une espèce de compétence de fond, qui est en réalité une compétence d'humain. C'est la compétence qui est à l'œuvre dans la reconnaissance mutuelle qui fait que, que je sois vieux, que vous soyez jeune, curieusement, en principe si tout va bien, je vais vous reconnaître comme un être humain, même si vous êtes bien plus jeune que moi, même si vous venez d'un pays très éloigné du mien, et même si votre peau et votre sexe ne sont pas les mêmes que les miens. Comment se fait-il que nous puissions nous reconnaître? Quelle est cette source de reconnaissance mutuelle? Ce n'est pas un savoir, ni une science, c'est quelque chose qui s'acquiert. Ça suppose une ouverture culturelle. Il a fallu un certain temps, par exemple, pour pouvoir penser que non seulement les Indiens, mais même les femmes avaient une âme. Donc, ça ne va pas si simplement que ça. Mais il y a une espèce de progrès, de mouvement dans l'humanité qui encourage cette compétence de base.

J'ajoute que la reconnaissance de l'humain dans l'autre prend souvent la forme de la reconnaissance de la fragilité de l'humain dans l'autre. L'autre ne m'apparaît pas du tout, comme chez SARTRE, comme celui qui me domine, mais il m'apparaît dans sa vulnérabilité. Je suis davantage à l'école de LEVINAS sur ce point-là. Si l'autre m'apparaît dans sa vulnérabilité, je me sens appelé non pas à compenser la vulnérabilité, mais à répondre. J'en suis, d'une certaine manière, responsable, et c'est là qu'interviennent un certain nombre de compétences très particulières; le professeur de langues, de géographie, d'étude du milieu, de mathématiques va rencontrer cette demande ou ce besoin et faire jouer non seulement des contenus particuliers, mais des méthodologies psychopédagogiques tout à fait particulières. Mais on pourrait imaginer quand même des mécanismes d'apprentissage (ça existe, du reste), des espèces de robots psychopédagogiques très efficaces, comme il y a des robots très efficaces qui font de l'imagerie médicale, et qui n'auraient pas cette compétence de

reconnaissance de l'humain. Mais qu'est-ce qui fait qu'un certain nombre de nos professeurs nous ont marqués? Ce n'était pas simplement les contenus qu'ils nous ont fait passer, nous le savons bien, c'est un certain regard qu'ils avaient sur nous et sur les choses, et ils nous ont appris à regarder un peu comme eux.

**N'est-ce pas intimement lié à l'histoire personnelle de chacun, cette capacité de reconnaître l'autre?**

**MD:** C'est profondément lié à l'expérience de chacun, comme le fait que, sur une population, une ou deux personnes deviennent psychopathes, n'aient aucun sens de la loi, du règlement. C'est lié profondément à leur histoire traumatique. Je crois que, comme toujours, dans les affaires humaines, il n'y a pas de miracle, tout cela passe par nos racines familiales, culturelles, socio-économiques...

**Un enseignant face à un élève: un certain nombre de différences les caractérisent, d'âge, de connaissances que l'un est censé transmettre à l'autre. L'enseignant, au départ, est donc plutôt dans une position "supérieure"?**

**MD:** Je suis tout à fait convaincu que les intervenants de soins (médecins, enseignants, policiers) sont toujours dans un rapport de pouvoir très précis, largement unilatéral, qui donne lieu à des dérives autoritaires et à un tas de choses qui pervertissent le système. Il faut donc soutenir deux choses, mais ça, c'est typiquement humain aussi. À la fois, il faut soutenir qu'il y a une égalité fondamentale des êtres humains l'un en face de l'autre (ce que j'ai envie d'appeler une espèce de fraternité de fond), et que sur base de cette "archi-fraternité", comme dirait Michel HENRY, où l'un ne vaut pas moins que l'autre et où la différence d'âge comme le niveau d'instruction comptent pour rien, pourrait-on dire, que sur base de cette fraternité donc, une espèce de liaison asymétrique peut prendre cours, qui fait que moi, comme patient, je vais accepter de me laisser endormir et opérer par un chirurgien dont j'espère qu'il va faire le meilleur pour moi. Il y a donc là, effectivement, à la fois rapport de pouvoir, qui doit être contrôlé, d'où une position que j'ai déjà prise sur le recours<sup>1</sup>, qui me paraît une procédure utile dans

une démocratie, justement pour réguler cette situation asymétrique, mais cette asymétrie n'a de sens que par une symétrie fondamentale. D'ailleurs, dans les moments les plus précieux de notre existence, nous avons tous fait l'expérience que c'était le petit, le pauvre, le mal fichu, le confus qui disait la vérité. Dans ce sens-là, ce n'est pas forcément le QI supérieur qui va compter, bien entendu, même si c'est très utile dans l'enseignement.

**Depuis quelques années, le recours a fait son apparition dans l'enseignement, mais ce n'est pas passé comme une lettre à la poste...**

**MD:** J'ai écrit un texte là-dessus autrefois. L'idée de recours, c'est très important pour moi. C'est l'idée qu'il est toujours possible de faire appel, et que c'est un enjeu de responsabilité. On voit tous les inconvénients, et on voit tout de suite comment on peut pervertir le système en en faisant un système qui va consommer beaucoup de temps, se mettre au service de causes qui ne sont pas justes. Tout ça, on le sait. Je n'ai pas envie de faire ce procès-là. On ne le sait que trop. Mais je crois que c'est justement pour garantir l'humanité d'une procédure que cette notion de recours a du sens. Ça renvoie davantage encore à la conscience des enseignants des conseils de classe, par exemple, que de savoir qu'ils pourront être amenés à se justifier. Ça me paraît une chose excellente. Ce qui n'est pas excellent, c'est l'usage éventuellement "terroriste" qu'on peut en faire et qui consiste à pervertir le système.

**Quand des décisions que les enseignants ont prises sont "rectifiées" par une instance lointaine, ils le vivent comme un déni...**

**MD:** C'est certainement difficile à vivre. Je n'en ai pas l'expérience personnelle comme enseignant à l'université. Mais je dirais que les enseignants, comme tous les soignants, doivent apprendre à rendre des comptes, et pas dans le sens d'une paranoïa ou du fait qu'ils ne seraient pas reconnus dans leurs pratiques. Le monde du soin médical l'a connu avant le monde du soin pédagogique. Si vous regardez aujourd'hui la plupart des lois sur les



Photo: Philippe GERON

**Les intervenants de soins (médecins, enseignants, policiers) sont toujours dans un rapport de pouvoir.**

droits des patients, vous verrez que ce droit de recours a fait scandale au départ, parce qu'on ne pouvait pas imaginer de mettre en cause la parole d'un médecin. Comme on ne pouvait pas imaginer de mettre en cause la parole d'un enseignant, et surtout d'un conseil de classe. Je crois pourtant que c'est très utile de pouvoir le faire. Ça appelle à une certaine maturité, mais ça nous remet devant nos responsabilités. Personnellement, je pense que c'est une bonne chose.

**C'est un des points de la comparaison que vous avez faite récemment lors de ce colloque de la Mutualité chrétienne relatif aux droits du patient, par exemple?**

**MD:** Tout à fait. Il ne s'agit pas d'avoir des scrupules sur le fait qu'on est dans une situation de pouvoir. Il faut prendre acte qu'un être humain est fragile, vulnérable, inachevé au départ et donc, paradoxalement, son émancipation, son autonomisation, sa libération passent par un apprentissage qui a quelque chose d'un asservissement. C'est curieux, mais c'est comme ça. Autrement dit, pour apprendre à marcher, un être humain doit d'abord être porté. On pourrait imaginer que c'est l'empêcher de marcher que de le porter. Eh bien non! KANT rappelait que

l'air est à la fois ce qui permet à l'hirondelle de voler et ce qui freine son vol. J'ai une certaine théorie sur l'autorité qui va dans ce sens-là. Proportionnellement, je crois qu'il est très important de pouvoir reconnaître que le rapport de pouvoir – peut-être même de force – est une condition nécessaire pour l'émancipation des êtres humains, mais que tout ce qui peut contrôler, affiner, garantir le sens de ces rapports de pouvoir est positif. Regardez la possibilité qu'a un patient, aujourd'hui, de consulter son dossier: c'était une espèce de scandale à une époque où on pensait que ce dossier recevait des choses graves pour le patient lui-même, qu'il valait mieux qu'il ne les connaisse pas, ou que c'était trop technique. Aujourd'hui, on dit que ce patient a droit à avoir cette information. Pourquoi, à l'école, ne pourrait-on pas consulter ses copies, et pourquoi pas, le procès-verbal d'une réunion du conseil de classe ou d'une délibération, dans les limites du droit, dans le respect de la confidentialité, etc.?

**Quels autres critères avez-vous repérés pour opérer cette comparaison entre le monde du soin et celui de l'école?**

**MD:** Peut-être une idée qui va vous paraître un peu bateau, un peu

sentimentale: c'est le concept de confiance. Je suis convaincu qu'il faut beaucoup de confiance pour pouvoir demander son dossier médical ou introduire un recours, paradoxalement. Et en même temps, cette confiance permet d'aller au-delà d'un certain nombre de difficultés. J'ai le sentiment que, dans nos sociétés, il y a un déficit chronique de confiance. On n'a pas confiance dans les fonctionnaires, dans leur conscience professionnelle, dans les procédures, les systèmes... La Belgique a été témoin, depuis quelques dizaines d'années, de tels dysfonctionnements qu'il y a de quoi perdre confiance. Dans ce sens-là, il faut vraiment retrouver des procédures qui réinstaurent cette confiance. Et je crois que c'est profondément vrai aussi bien dans le monde de l'école que dans le monde du soin médical, ou dans le monde du soin à l'ordre public, qu'on appelle le monde policier, qui est troublé de la même manière que les deux premiers. Ce n'est sans doute pas par hasard que là où la confiance restait à peu près solide, jusqu'il y a peu de temps, c'était le monde marchand, et en particulier le monde financier. Depuis, on s'est rendu compte que ce n'était pas plus fiable, bien entendu. Et je crois que les gens continuent à avoir confiance dans leur banque, et pas forcément dans leur école ou dans leur hôpital. Il y a là des mouvements culturels qu'il faut pouvoir suivre.

**On voit bien, à la suite de certains événements dont l'affaire DUTROUX n'est qu'un exemple, qu'en ce qui concerne la confiance vis-à-vis des institutions comme la justice, la police ou l'école, on est partis vers un monde de protection maximale, de risque zéro. Comment aller à contrecourant de cela?**

**MD:** Probablement qu'il s'agit moins d'aller à contrecourant que de changer la modalité d'y mettre un bémol. Après tout, vous et moi, quand nous prenons l'avion, nous sommes contents qu'il y ait des procédures extrêmement rigoureuses de check-out, check-up d'un certain nombre d'étapes techniques. Autrement dit, vous et moi sommes heureux qu'il existe des procédures d'évaluation, de quantification, de mesure, d'analyse et nous estimons même que ça fait partie de l'éthique d'une compa-

gnie d'aviation que de se plier à ces modèles-là. Je ne suis donc pas trop contre les réglementations, le côté parfois même procédurier d'un certain nombre d'éléments. Je dis simplement que cette confiance, que j'appelle une "confiance technique", est cependant insuffisante (je pense même qu'elle est anxiogène) si elle n'est pas associée à une confiance beaucoup plus empathique, qui est la confiance non plus au système, mais aux personnes qui agissent dans ce système. Je crois qu'il faut que nous ayons des procédures de plus en plus rigoureuses, par exemple pour les délibérations dans nos écoles, mais qu'il faut encourager en même temps une espèce de conscience personnelle, de compétence humaine de la part de nos professeurs, qui doit non pas corriger le côté presque judiciaire de la délibération, mais qui doit habiter cette chose-là.

**Comment articulez-vous la notion de confiance et celle de fragilité?**

**MD:** Je crois que c'est parce que nous avons fait l'expérience de notre fragilité que d'une certaine manière, nous avons été portés et que nous avons senti que nous pouvions compter sur la personne qui nous portait, que nous avons fait cette espèce d'expérience basale. Il y a donc une sorte de confiance de fond qui,

malheureusement, est refusée à bien des personnes... Dans les conditions normales ou optimales de venue au monde, dans une structure familiale porteuse et qui soutient, on va profiter de cette confiance, qui est aussi une confiance en soi, une estime de soi, une confiance dans les autres, et que là vont se développer plusieurs possibilités. Si ce n'est pas le cas, on peut imaginer que je vis ma vulnérabilité non seulement comme vulnérabilité et inachèvement, mais comme prise de risque et mise en danger, ce qui m'amène probablement à développer des mécanismes de défense, c'est-à-dire des mécanismes d'agressivité, que nous voyons bien dans nos classes.

**Une autre notion commune à ces métiers du soin, c'est la notion d'autonomie...**

**MD:** Ça aussi, c'est presque un mystère de la condition humaine. On pourrait imaginer que les apprentissages se fassent de façon beaucoup plus automatique, dans une espèce de transfusion qui se ferait durant la vie intra-utérine, et on sortirait directement équipé avec tous les logiciels nécessaires. Manifestement, ce n'est pas comme ça parce que, probablement, la dignité de l'être humain, c'est sa liberté et la capacité qu'il aura, notamment, de se mettre

**Une confiance technique est insuffisante si elle n'est pas associée à une confiance plus empathique, non plus au système, mais aux personnes.**



Photo: François TEFNIN

à l'écoute de, à l'école de et donc, finalement, de se retenir d'un certain nombre de considérations pour faire place à une parole autre. S'il n'y a pas cette capacité de se lier, il n'y a pas de capacité d'apprentissage. Quand Ulysse affronte les sirènes qui font naufrager les navires, il veut piloter et aller son chemin, et il décide de se faire enchaîner. Cette idée d'Ulysse enchaîné, qui a quelque chose à voir avec le Prométhée enchaîné, c'est un Ulysse qui est tellement autonome qu'il décide de se donner une règle. Il n'est pas autonome au sens du bon vouloir, du simple caprice, parce qu'il est parfaitement conscient qu'il va être dépassé par ses pulsions ou par ses caprices, et qu'il va échouer. C'est en pure liberté qu'il décide de se faire attacher. Il y a là quelque chose d'éminemment paradoxal. C'est là, je crois, la forme mythologique mais exacte de l'autonomie au sens kantien notamment, où l'autonomie ne veut pas dire du tout que je fais ce que je veux, mais désigne la capacité que j'ai de me donner des règles. Cette autonomie-là, effectivement, elle est nécessaire, et j'ai envie de dire qu'elle est caractéristique de l'être humain. Et voilà pourquoi nos écoles s'adressent à des êtres humains. S'ils vivent une telle souffrance et qu'ils n'ont pas la capacité de se donner ces règles, cela rend les choses très compliquées. Je crois que pas mal de nos classes sont habitées par des personnes qui, pour des raisons diverses, ont beaucoup de mal à se mettre à l'écoute de, à faire place à autrui, parce que probablement, elles ont du mal à trouver leur propre place, leur propre liberté et leur propre parole.

### À LIRE AUSSI...

Bernard PECHBERTY, *Formation et soin psychique: des rencontres de hasard ou de structure?* sur [www.revue.cliopsy.fr](http://www.revue.cliopsy.fr) > N°1

### L'hyper-individualisation d'aujourd'hui n'aide sans doute pas à cela...

**MD:** Probablement, mais on pourrait imaginer que l'hyper-individualisme nous encourage à être le plus attentif possible pour apprendre le plus vite possible, pour trouver l'excellence et pouvoir écraser tout le monde. Mais manifestement, ça ne marche pas. On pourrait imaginer qu'au nom de l'hyper-individualisme, je me mette à l'écoute du maître, très cher d'ailleurs, et que je gravisse tous les échelons. Mais ça ne marche pas!

### Un enseignant aujourd'hui, de quoi a-t-il besoin pour faire correctement son métier?

**MD:** C'est une question magnifique, mais pourquoi me la poser à moi? Je pense qu'il ne faut pas sous-estimer ce que j'appellerais le côté matériel du désir ou du besoin. Je pense que l'enseignant a besoin de locaux, d'outils, de matériel. Ça paraît un peu trivial, mais je crois qu'il faut le dire. Des conditions de travail (horaires, luminosité, confort de la classe...). Mais ça, ce n'est jamais que la paille de la crèche... Il faut l'essentiel: le logos – la raison humaine incarnée par le langage –, mais aussi l'espérance, qui est presque un produit chimique au sens d'une vertu, c'est-à-dire quelque chose qui a de l'effet, qui me permet de croire, au fond, des choses qui ne sont pas probables mais qui me permettent de construire contre vents et marées, contre des résistances, y compris des résistances que j'ai en moi, qui me permettent d'avancer dans la direction que je crois bonne. Mais je suis conscient que pour espérer, il faut déjà croire en soi. De même qu'il faut des murs propres pour la classe, il faudrait penser à l'estime de soi. Pour tout ça, il faut du collectif. Aujourd'hui, on n'est pas enseignant tout seul. C'est vraiment déterminant de travailler ensemble. Ce sont des métiers très difficiles, et le partage des expé-

riences personnelles est tout à fait crucial, de même que la construction de projets pédagogiques partagés est fondamentale.

### On voit bien dans les réactions, ces dernières semaines, aux mesures annoncées par le gouvernement de la Communauté française, qu'elles sont tout de suite interprétées par les enseignants comme une critique d'eux-mêmes, une mésestime...

**MD:** Je ne pense pas être un bon observateur de la société ou de l'actualité politico-sociale. J'ai sans doute tendance à "psychologiser" un peu trop, mais je pense que les responsables politiques n'ont pas les idées claires eux-mêmes, et donc risquent à certains moments d'envoyer des messages ou d'avoir des formules qui sont blessantes, déplacées et qui n'aident pas. Mais je pense aussi que l'ensemble des enseignants est peut-être en déficit d'estime de soi et donc, dans une espèce d'hyper-sensibilité, prend la mouche un peu rapidement. Mais je parle en termes d'image. Maintenant, quand on parle de budget, d'allocation des ressources, le constat est implacable: nos sociétés ne parviennent pas à investir dans la culture, la formation, l'enseignement. Elles ont le sentiment qu'elles doivent investir à des postes qui sont peut-être plus rentables immédiatement. C'est un enjeu majeur qui ne demande pas simplement du courage politique, mais qui demande surtout une vision. Le courage politique pourrait sans doute venir si la vision était présente, mais manifestement, ce n'est pas le cas actuellement... ■

INTERVIEW FRANÇOIS TEFNIN  
TEXTE MARIE-NOËLLE LOVENFOSSE

1. Michel DUPUIS, "Le recours: une signature d'humanité" in **EXPOSANT** <sup>neuf</sup> n°21, septembre-octobre 2004. Article disponible sur [www.entrees-libres.be](http://www.entrees-libres.be) > extras.

**UN RÉSUMÉ  
DE CET ENTRETIEN  
A ÉTÉ PUBLIÉ  
DANS ENTRÉES LIBRES N° 43  
DE NOVEMBRE 2009,  
PP. 8-9.**